

Retranscription¹

Conférence de Jean-Pierre LEBRUN

En aussi peu de temps, je pourrais me trouver caricatural. Alors, j'espère que vous aurez assez de nuance – et vous en avez sûrement l'habitude – pour ne pas plaquer trop vite ce que je vais essayer d'articuler devant vous aux situations, comme si tout était expliqué. Parce que je vous précise tout de suite que si j'avais la recette et la réponse aux questions que vous vous posez, il y a longtemps que je serais riche et sous les cocotiers, comme disait l'autre... Donc, je ne suis pas mieux loti que vous, finalement, bien au contraire!

Cela étant, je suis quand même aussi très heureux de me trouver face à vous, parce que mon histoire à moi – mais qui est l'histoire de tout le monde, je crois –, c'est que le fait qu'avoir de temps en temps eu l'occasion de rencontrer un enseignant à sa place a été extrêmement important. Je crois que, dans le parcours de chacun, il y a des paroles, des refus, des mises en garde ou, au contraire, des encouragements, enfin tout ce que vous voulez... nés de la rencontre entre le milieu scolaire et un sujet. Et que cela n'est jamais sans laisser de traces, ni même, parfois, sans avoir tout à fait orienté le parcours d'un sujet. Donc, c'est à ce titre-là – et vous verrez pourquoi je vous dis cela à la fin – que je trouve personnellement extrêmement important d'avoir l'occasion de vous dire à quel point tout cela reste particulièrement déterminant et peut constituer le destin même d'un sujet, que de rencontrer un enseignant à la bonne place et au bon moment, en fonction de l'histoire de chacun.

Ce que je vais essayer avec vous, c'est:

- vous dire, effectivement, très rapidement: "*Qu'est-ce qui nous arrive?*";
- regarder d'un peu plus près qui sont ces jeunes, comment sont ceux que nous voyons aujourd'hui;
- éclairer un tout petit peu la raison pour laquelle vous semblez aussi envahis, et vous donner une interprétation de la chose;
- et pour finir, répondre à la question bien connue, léninienne: "*Que faire?*"

Mais pour entamer cela, je vais rappeler à certains – ou raconter peut-être pour la première fois à d'autres – une histoire certes très connue mais qui, aujourd'hui, a l'air d'un peu se perdre dans la nuit des temps, si pas des connaissances. C'est l'histoire de la seule trilogie qui nous reste de la Grèce antique: "l'Orestie d'Eschyle".

Dans "l'Orestie d'Eschyle", il se passe quelque chose de particulier. Vous savez que la première pièce raconte comment Agamemnon, revenant de Troie après avoir été, pour obtenir les vents favorables, jusqu'à sacrifier sa fille Iphigénie, de retour donc dans sa ville d'Argos, se voit attendu par sa femme en colère, qui garde un ressentiment meurtrier à son égard, vu qu'il a supprimé sa fille, et qui ne fera rien d'autre que de se faire aider par son amant pour le trucider.

¹ Il s'agit d'une retranscription simple, sans réécriture ou réorganisation, des enregistrements de la conférence tenue à l'occasion de l'université d'été. Nous avons, en effet, choisi de publier cette contribution en conservant la forme d'origine telle que présentée par l'intervenant et que le lecteur peut retrouver sous forme de vidéo dans le DVD reprenant les traces de l'université d'été 2008. Cela explique que certains passages sont peu adaptés à la forme écrite.

Les propos n'engagent pas le SeGEC.

Le Service d'étude du SeGEC

Il s'ensuit que le fils, Oreste, voue désormais à sa mère une haine féroce et qu'il finira par tuer Clytemnestre.

Troisième version de la pièce: Oreste est poursuivi par les Erinyes. Et dans cette poursuite, il est finalement sommé de se présenter au tribunal d'Athènes, qui va avoir à décider quel est le crime le plus grave: celui d'avoir tué Clytemnestre? Celui d'avoir tué Agamemnon? Ou peut-on laver Oreste de ce crime, sous prétexte, avec l'alibi, qu'il n'a fait là que venger son père?

Alors, c'est Apollon qui répond et qui propose de répondre: *"Je vais répondre à ces questions. Vois si je raisonne juste!"*, dit-il au chœur. *"Ce n'est pas la mère qui engendre celui qu'on nomme son enfant"*. Je répète la formule, elle est extraordinaire de lucidité: *"Ce n'est pas la mère qui engendre celui qu'on nomme son enfant. Elle n'est que la nourrice du germe qu'elle a conçu. Celui qui engendre, c'est le mâle. Elle, comme une étrangère, conserve la jeune pousse quand un dieu n'y porte pas atteinte"*.

Mine de rien, figurez-vous que cela a été repéré par un célèbre juriste du 19^e siècle du nom de BACHOFEN, qui a le mérite d'avoir étudié d'une façon extrêmement érudite tout ce qui relève du matriarcat. C'est le moment où il identifie qu'au fond, on serait passé du matriarcat au patriarcat, en estimant qu'Oreste devait arrêter d'être poursuivi. Il devait être libéré, en quelque sorte, des Erinyes qui le poursuivaient, sous prétexte que ce qui était important, c'était qu'il avait vengé le père. Parce que c'est le père qu'il s'agissait désormais de mettre à la première place. Désolé, Mesdames, mais voilà ce qu'en Grèce antique on a fait, à un moment donné de l'Histoire! Et comme vous le savez, ça a été le début, sans aucun doute, de ce qu'on appelle le patriarcat.

Mais voilà, pour aller vite au cœur du sujet, je voudrais dire qu'aujourd'hui – ça fait déjà belle lurette que c'est au travail –, le patriarcat, on en est venu à s'en méfier comme de la peste! Il y a de quoi: il avait fait taire les femmes pendant plus de 20 siècles, il ne contribuait pas du tout à l'épanouissement du sexuel, il empêchait bien souvent les fils de grandir, à moins qu'ils ne reprennent la position, eux-mêmes, du patriarcat, etc. Et, cerise sur la gâteau – mais je pense que c'est extrêmement important –, il a été incapable d'empêcher les horreurs du 20^e siècle. Autrement dit, ce patriarcat, il est temps que ça finisse! D'autant plus que, soyons sérieux quand même, si l'évolution de l'humanité fait le pas – on peut espérer que de temps en temps, un pas se fait –, le pas ne peut se faire que dans le fait de prendre notre destin en main. Et donc, de ne pas considérer, ou continuer à considérer, que les pères sont ceux qui savent ce que nous avons à faire. Mais que, bien au contraire, nous devons nous-mêmes assumer cette position.

Jusque là, tout va bien. Il y aurait eu à un moment donné, peut-être, on n'en sait rien, un matriarcat qui aurait organisé la vie sociale. Il y a eu un patriarcat avec toute une série d'arcanes, je vous passe les détails, bien sûr. Et puis, Révolution française aidant, entre autres – vous savez que BALZAC a dit: *"C'est la fin du père, la révolution"* –, on est passé au vœu de s'assumer en bonne et due forme.

Le problème est celui-ci: certains croyant que cela suffit pour devenir autonome, comme on dit aujourd'hui, il n'est pas impossible, si on cède à cette illusion de penser qu'il suffit de se débarrasser des pères pour être à la hauteur de la situation pour ne rien faire d'autre, que sans le savoir, sans le vouloir, on ne soit en train de remettre en place un matriarcat. Alors, en quoi est-ce que cela me poserait problème?

Si vous me permettez, quand même – je n'ai rien contre les mamans ni contre les mères –, simplement, ce passage du matriarcat au patriarcat, c'est ce que FREUD avait probablement bien identifié comme étant le grand progrès de l'humanité. Non pas parce qu'il vaut mieux un patriarcat qu'un matriarcat, la question n'est pas là! La réponse qu'il donne est très claire, il dit: *"Ce fut un grand progrès de la civilisation lorsque l'humanité se décida à adopter, à côté du témoignage des sens, celui de la conclusion logique et à passer du matriarcat au patriarcat"*. Un autre texte, trente ans après: *"Le passage de la mère au père caractérise une victoire de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle. Donc, un progrès de la civilisation, car la maternité est attestée par le témoignage des sens, tandis que la paternité est une conjecture, est édifiée sur une déduction et sur un postulat"*.

Donc attention, quand on dit passage du matriarcat au patriarcat, ça ne veut rien dire d'autre que le progrès exigé par l'humanisation parce qu'à ce moment-là, nous ne sommes plus liés à la certitude maternelle, au sensible, à voir, mais nous pouvons supporter de risquer la conjecture, autrement dit la pensée. C'est en ça que c'est un progrès de l'humanisation. Et mères et pères ne sont là que comme des moyens de soutenir ce trajet qui est nécessaire pour que chaque enfant puisse se trouver, devenir un être humain. C'est-à-dire quelqu'un qui est soumis à cette loi extrêmement puissante, prégnante que tout ce qu'il pressent, tout le registre du sensible qui est le sien – qui est donc un registre du continu –, il va falloir qu'il le passe, qu'il le dise, et donc qu'il passe dans un système discontinu. Parce que la parole, le langage, c'est discontinu. Personne, jamais, n'arrive à dire ce qu'il veut dire. Tout dire est impossible. Dire est toujours frappé d'un sentiment que vous partagez, sans aucun doute, avec moi à longueur de votre existence, à savoir que *"Ce n'est pas tout à fait ça que je voulais dire!"*. Une fois que j'accepte d'entrer dans le dire – et c'est la parole qui nous constitue comme humain –, d'office, je perds le continu.

Et c'est ce que FREUD, comme psychanalyste, avait bien pu mettre en évidence: que la métaphore de cette opération se réalise dans le fait – Aldo NAOURI l'a somptueusement expliqué ce matin – que l'enfant va se séparer petit à petit de celle pour qui il est tout: la mère. Et qu'il va, petit à petit, essayer de prendre sa place de sujet capable de se séparer de l'autre, grâce et par la parole. Encore faut-il qu'il en accepte les arcanes, c'est-à-dire que, justement, elle est à la fois une perte, et à la fois, elle est dans le registre de la discontinuité.

Alors, ce que je vous dis là mais dit autrement, d'une manière un peu fulgurante et caricaturale, ça veut dire qu'être humain, cela consiste à supporter de renoncer à l'immédiateté. Puisqu'au fond, c'est la même chose. Je suis dans le même champ quand j'oppose sensible et conjecture, sensible et pensée, quand j'oppose continu et discontinu. C'est aussi immédiat et médiation.

Supporter un moment de latence, supporter – comme a dit quelqu'un ce matin, en posant sa question avec beaucoup de pertinence – d'un peu différer. Figurez-vous que c'est quelque chose qui doit s'apprendre, qui fait partie, justement, de l'éducation. Pourquoi? Mais parce que ce sont les processus mêmes par lesquels tout le système langagier se met en place. Et l'immédiat... C'est assez curieux, parce qu'en préparant ceci, j'ai retrouvé, dans le génial dictionnaire historique de la langue française de Robert, une expression du 15^e siècle qui définissait un "seigneur immédiat" (c'était un terme de droit). Un "seigneur immédiat", c'était un seigneur qui relevait directement du souverain. Donc l'immédiat, c'est dans un rapport immédiat: pas de latence, pas de suspens.

Alors, pourquoi suis-je en train de vous dire cela? Simplement, parce que je veux que vous gardiez à l'esprit ce qui est véritablement la caractéristique de l'humanité. C'est-à-dire qu'habituellement, l'humanisation, depuis la nuit des temps, a exigé que le système immédiat, du continu, du sensible, du rapport au maternel, de tout ce que vous voulez... soit coiffé, soit supplanté par un système qui tolère le renoncement à l'immédiat, la perte de l'immédiat, qui tolère la parole, le langage, le symbolique, la médiation. Et cela peut se résumer en une phrase assez superbe d'Albert CAMUS dans son dernier ouvrage, celui qu'il n'a pas eu le temps de finir, où il évoque la figure de quelqu'un qui s'avère être son père et qui était dans un conflit. Il était soldat dans la chaîne de l'Atlas, et à l'occasion d'une ronde avec son collègue, il s'était trouvé nez à nez avec les deux soldats qu'ils devaient relever. Et il les avait trouvés non seulement égorgés mais, en plus, on leur avait coupé le sexe et on le leur avait mis dans la bouche. S'ensuit une discussion avec ce collègue qui estime que voilà, *"Ce sont les coutumes de là-bas!"*. Et celui qui s'avère, après coup, être le père de CAMUS (comme vous savez, CAMUS n'a pas connu son père, il avait un an quand il est mort), d'après ce qu'on lui a donc ramené, son père aurait éclaté en colère: *"Ce n'est pas possible, on ne fait pas ça!"*. Et dans la discussion, à un moment donné, il a une très jolie formule, il dit simplement ceci: *"Un homme, ça s'empêche!"*. C'est une jolie formule de l'humanisation: *"être humain, c'est être capable de s'empêcher"*. La suite de la phrase est comique, parce qu'alors le collègue lui répond: *"Mais il y a des Français qui ne savent pas s'empêcher!"*. Et le père de CAMUS aurait répondu: *"Hé bien, ce ne sont pas des humains!"*. Un peu rapide mais enfin, ça dit quand même bien où

est le point. Il est extrêmement important culturellement, parce que c'est ça, la mise en place de la culture, de relever ce fait que nous, nous avons à soutenir cette capacité de perdre l'immédiat.

Alors, si je vous dis tout cela, c'est parce que les jeunes auxquels nous avons affaire sont déjà le plus souvent sous l'influence de cette mutation anthropologique, comme je l'appelle, dont je viens de vous ébaucher très rapidement l'orientation. Parce qu'au fond, ce qui se passe, c'est qu'un ensemble de traits sur lesquels je peux revenir dans la discussion – mais ce n'est pas le lieu, sinon on ne s'arrêterait pas – vient simplement faire entendre que nous redonnons – nous sommes en train, à notre insu, de redonner – une prévalence à l'immédiat.

Je ne dois pas vous faire de grand dessin pour vous faire entendre que le "tout, tout de suite", ça nous connaît aujourd'hui! La dictature du présent: une réponse immédiate est exigée, pas de temps de latence, une récusation même de tout suspens, de toute exigence de différé, l'adhésion de plus en plus étroite au moment, la coïncidence du contemporain avec ce qui advient, l'émergence d'un soi-même...

Si vous avez l'occasion d'aller au cinéma, il y a un film récent qui s'appelle "L'empreinte de l'ange" avec deux actrices superbes, Sandrine BONNAIRE et Catherine FROT. Il s'agit de savoir ce qu'il en est d'un enfant. Hé bien, il y a là un petit fait tout à fait intéressant, c'est qu'aujourd'hui, on vous dit que la certitude de savoir si c'est son enfant se fonde sur ce propos de la mère qui dit: "*Je le sens, c'est mon enfant! Je le sens! Il y a eu erreur, je le sens!*". C'est ça, l'argument qui va faire que la certitude parentale se situe. Je ne sais pas si vous voyez le glissement. D'abord, la certitude paternelle, ça n'a jamais été qu'une incertitude, comme vous le savez. Mais enfin, récemment, ce n'est plus vrai, c'est devenu une certitude, ça peut se prouver génétiquement. Hé bien, dans ce cadre-là, ce n'est pas la prévalence de la certitude qui revient par le biais de tout cet appareil extrêmement sophistiqué qu'est la génétique; ça revient à: "*Je le sens! C'est mon enfant!*". Ce n'est pas rien, comme glissement. Vous voyez, il se retrouve un peu partout!

Un autre exemple de cet immédiat qui prévaut... et plus joli, d'ailleurs. Dans *Le Monde* du dimanche 2 août, il y avait: "*Les colos sous l'emprise des portables*". J'étais, comme tout le monde, dans un petit coin perdu de France, et vous avez des journaux locaux, comme ça: la une du commentateur du journal était très fine: "*Selon l'association française des opérateurs mobiles, 71% des enfants âgés de 12 à 14 ans et 94% des ados de 15 à 17 ans ont désormais un portable. Mais ce sont surtout leurs parents, soucieux de garder le contact à chaque heure du jour et de la nuit, qui usent de ce... cordon ombilical. À tel point que cet été, faute d'avoir pu interdire les portables dans les bagages, les moniteurs de jolies colonies de vacances s'arrachent les cheveux. De leur côté – vous voyez, il est vraiment doué –, psychologues, psychiatres et psychanalystes doivent, à la seule idée des lendemains, se frotter les mains et boire du petit lait...*".

Ben oui... Évidemment! Puisque tout ce que vous n'avez pas réussi à perdre dans l'immédiat, vous allez devoir vous le farcir chez les psys! Donc vous savez, nous pour le moment, ça va bien! Vous rigolez, mais vous savez, aujourd'hui, le nec plus ultra de la crèche parisienne, c'est de fournir une webcam pour que la mère puisse suivre son enfant à la trace, depuis son bureau au travail. Quoi de plus normal, d'ailleurs, pour qu'une maman puisse toujours être maman et ne soit pas complètement déglinguée parce que le temps qu'elle s'en va, elle n'est plus maman. Alors, le mieux à faire, c'est la présence tout le temps, c'est-à-dire une saturation par l'immédiat. Vous en avez plein, des exemples comme ça! On ne s'en rend même pas compte parce qu'au fond, ça n'est pas d'office mal intentionné ou quoi que ce soit.

Alors, ça sert à quoi tout ça? Qu'est-ce que c'est que cette sorte de prévalence de l'immédiat, qui est en train de revenir à la surface? Je vous signale que c'est terrible! Je vous donne un exemple, parce que je le trouve adorable, en plus. Ma petite fille, qui a deux ans, se balade régulièrement en vacances. Mais je vois bien qu'elle ne se balade que si elle est sous le regard maternel ou le mien, qui peut remplacer la mère, forcément. Et que dès qu'il s'agit de tourner le coin de la rue, ou le coin de l'endroit où nous sommes, dans le couloir de la maison, elle ne veut pas. Elle dit: "*A peur!*". Alors, je la regarde et je lui dis gentiment: "*Écoute, c'est bien de rester tout le temps comme ça, tu es sûre que je suis là, mais il faudra*

quand même bien grandir un peu!". Elle me répond – deux ans, c'est extraordinaire –, elle s'appelle Louise: "*Louise, bébé!*" (ndlr: rires dans la salle). C'est pas fini, je continue. Je lui dis: "*Oui, écoute, d'accord mais enfin, tu ne vas quand même pas rester bébé?*". Alors sa réponse, ça a été: "*Grrrrr!!!*".

C'est extraordinaire, l'intelligence d'un enfant qui perçoit tout de suite l'enjeu! Il s'agit de – pardonnez-moi l'expression: "*Tu ne vas pas venir m'emmerder avec ta coupure, quand même! Tu ne vas quand même pas faire en sorte que moi, je ne puisse pas profiter tout le temps de la présence ininterrompue de l'autre!*". Oui mais attention, ce qu'elle me dit par là, c'est déjà l'émergence d'une position subjective où elle se met dans l'incapacité – je vais aller très loin, parce que je caricature – de parler, puisqu'elle s'interdit le discontinu et que la parole exige la discontinuité. Voyez comment je caricature, parce qu'il ne faut pas... Bon, bien sûr, on va y revenir d'ailleurs. Il y a encore plein d'enfants qui parlent, malgré tout ce qui nous arrive! Heureusement, s'il-vous-plait! Mais enfin, peut-être bien que certains espèrent que l'école devienne muette... Comme ça, au moins, on sera tranquille!

Cette position subjective de récuser l'absence, de s'opposer à la nécessité de se confronter à la coupure, à la limite, au corps à corps, hé bien, si vous donnez dans le discours social, si vous donnez du poids à cela, je vous signale que sans le savoir, et sans le vouloir certainement, vous autorisez de faire objection à la langue, à l'apprentissage de la langue. Il me semble que l'année passée, Cécile LADJALI est venue ici, elle dit cela très, très bien. Elle a bien compris ce système-là. Parce que la langue va relayer cette contrainte du langage.

Apprendre la langue, c'est quoi? C'est évidemment apprendre quelque chose qui vous vient d'ailleurs. Personne n'a inventé la langue française. Pas vous, pas moi! Ça veut dire, donc, qu'on accepte un héritage qui vient d'ailleurs. Éventuellement, dans le meilleur des cas, et Dieu sait qu'ils sont rares, peut-être que vous allez ajouter un mot à la langue, on ne sait jamais. C'est possible, il y a des inventeurs. Mais en général...

Et la langue, c'est aussi ce qui nous est commun à tous. Donc, c'est quelque chose où le poids du collectif est extrêmement présent.

Mais si, évidemment, vous empêchez le processus par saturation immédiate, sans cesse vous l'empêchez de se mettre en marche. Et en fin de compte, ça aura des effets sur la langue, ça aura même des effets sur la capacité d'apprentissage de la langue. Les dysphasies, chez l'enfant, peuvent être liées à ça: pas question d'accepter de supporter la coupure pour pouvoir parler!

Autrement dit, alors qu'hier c'était coiffé par l'exigence sociale et institutionnelle, on n'y coupait pas, il fallait accepter ces coupures, aujourd'hui nous avons toute une série de mécanismes qui fonctionnent pour venir, au contraire, nous laisser penser qu'il y a moyen d'éviter ça. Et cela entraîne, comme je l'appelle, une "économie de l'arrière-pays". C'est-à-dire une économie archaïque. Alors, je ne dirais plus du tout ce que NAOURI a dit que j'avais écrit, parce que je suis un peu plus loin dans mes réflexions. Et je ne pense pas qu'il s'agit là d'office de vraies perversions, pas du tout! D'ailleurs, je l'avais déjà écrit, ça. Mais je pense vraiment qu'il s'agit d'une économie archaïque. C'est-à-dire une économie liée au fonctionnement maternel. Lourde responsabilité pour les femmes et les mères, d'ailleurs, du coup! Parce que c'est comme si c'était un peu à elles qu'allait incomber le fait de repérer, avec beaucoup de justesse, ce qu'est la fonction paternelle.

Autrement dit, les contraintes de la parole ne viennent plus coiffer celles du sensible. Et vous avez toute une série de conséquences. La coupure? On l'évite! L'asymétrie? On ne la supporte pas, ce n'est pas égal! La temporalité? Ah non, surtout pas de latence! Et ça amène quoi comme subjectivité? Ça amène, figurez-vous, une subjectivité qui n'est pas séparée. Autrement dit, nous sommes en train de produire des sujets qui ne sont pas individués, qui n'ont pas vraiment une subjectivité à eux.

Et quelles sont les conséquences de cela? Hé bien, elles sont toutes simples: cela s'appelle l'addiction générale. Hier, ARTE présentait un reportage sur l'aggravation assez importante de l'alcoolisme chez les jeunes, c'est-à-dire qu'ils se laissent de plus en plus facilement "addicter". L'addiction, ça veut dire que

ce à quoi vous êtes "addicté", quoi que ce soit d'ailleurs, est frappé ou n'est plus frappé, en l'occurrence, de ce que ça va manquer. Mais que vous êtes scotché à quelque chose.

Et l'autre symptôme que cela risque d'amener également, mais que vous connaissez sans aucun doute, c'est ce que j'appelle l'absence à soi-même. Vous avez – je le sais, parce que j'ai un enfant qui enseigne et qui m'a dit que cela le frappait – des jeunes dont on a l'impression qu'ils ne sont pas là, qu'ils ne sont pas dans ce qu'ils font, qu'ils n'y sont absolument pas! Tout en étant, par ailleurs, corrects ou quoi que ce soit, là n'est pas la question! Mais ils ne sont pas là! Ils n'ont pas subjectivé, ils n'ont pas fait ce travail d'avoir à se séparer de l'autre radical, maternel en l'occurrence. Et ils continuent à fonctionner psychiquement en ayant évité d'avoir à assumer cette séparation. Et donc, du coup, ils sont éventuellement "noméa", comme dirait LACAN. Mais ils ne sont pas vraiment capables d'endosser le nom qui leur est donné et la fonction que cela suppose.

Si je glisse dans les conséquences du collectif, qu'est-ce que ça donne?

Ça donne des sujets qui deviennent profondément intolérants à l'hostilité tout court. *"Il faut que tout baigne!"*. Donc, intolérants aux remarques, intolérants à la différence de place, intolérants à ce que peut dire la génération du dessus, intolérants à l'altérité tout court. Il y a un tas d'exemples qu'on peut donner là-dessus, je ne vais pas développer.

Si vous voulez, nous sommes en train de reprivilégier, à notre insu, le monde du "deux" au détriment du monde du "trois". Parce que c'est embêtant: une fois qu'on est trois, ça ne marche plus bien! Vous connaissez ça, il y a des gens pour qui ça va très bien, quand vous discutez avec eux. Mais si un troisième s'amène, patatras, il n'y a plus moyen de s'entendre! Parce que forcément, dès que vous êtes trois, vous introduisez du dissymétrique. Hé bien, nous sommes petit à petit en train de remettre en circulation un monde du "deux", sans même nous en apercevoir. Mais c'est une mutation extrêmement importante. Elle va de pair avec cet immédiat, cette prévalence de l'immédiat, ce retour d'une prévalence de l'immédiat.

Et au fond, ça pourrait servir à quoi, tout ça? Je vous signale que c'est extrêmement congruent avec l'économie néolibérale. Je donne un exemple là-dessus, que certains ont peut-être déjà entendu parce que je l'aime vraiment beaucoup. Vous savez ce que c'est, un piège à singe? Si vous ne le savez pas, je vous l'explique. Vous mettez un piquet dans le sol – ce n'est pas une blague, c'est une histoire vraie en Afrique! –, vous attachez à ce piquet, par une petite chaîne, une petite boîte. Dans la boîte, vous mettez un fruit. Et l'animal, le singe, l'a bien repéré, le finaud. Il voit que dans la boîte, il y a un objet. Il passe la patte à travers un petit trou dans la boîte, pour aller agripper l'objet. Hé bien, il ne va plus le lâcher! Parce que le singe est dans l'incapacité de lâcher l'objet, il préférerait mourir sur place... Et donc, vous pouvez le cueillir!

Alors, vous voyez, nous qui ne savons pas trop bien comment organiser nos collectivités, nous sommes un peu en complication avec cela. Hé bien, si nous arrivions à tenir tout le monde en faisant en sorte qu'ils soient dans l'incapacité de lâcher l'objet, vous voyez qu'il serait assez facile de mettre la main dessus! Et l'économie néolibérale, que fait-elle d'autre que promouvoir de faire sauter toutes les limites, promouvoir un laisser-faire généralisé? Que ce soit dans le domaine de l'économie, pour la droite, ou dans le domaine du culturel, pour la gauche! Là-dessus, les deux se rejoignent! Hé bien, si ce laisser-faire généralisé dans la croyance d'une sorte d'évolutionnisme darwinien réglait tout, tout seul, et que, dès qu'on libère les choses, tout allait mieux... Hé bien, ce qu'on fait surtout, dans ce cas-là, c'est rendre un sujet incapable de lâcher l'objet auquel il va se trouver "addicté", ou de lâcher l'autre auquel il va se trouver complètement absorbé.

Vous voyez que cela entraîne effectivement un changement dans ce qui s'appelle le lien social. Parce qu'alors, le lien social n'est plus organisé par une instance tierce. Mais il est organisé simplement par la coexistence, qui devrait être pacifique, entre des sujets qui vont s'arranger pour pouvoir vivre ensemble,

simplement, comme si tout allait de soi. Mais la place de l'instance collective disparaît; la légitimité d'une instance qui serait ordonnatrice, régulatrice n'est plus perceptible dans un tel contexte.

Quiconque devant intervenir à partir de cette position où il va dire à l'autre qu'il doit perdre cette immédiateté, va se trouver délégitimé. Et c'est exactement ce qui vous arrive aujourd'hui à vous, entre autres, enseignants. C'est que vous semblez avoir perdu – vous vous demandez où – la légitimité de dire à un élève qu'il n'a pas bien fait son boulot. Ou en tout cas, si vous vous y risquez, vous risquez d'avoir la famille et je ne sais tout qui sur le dos. Alors vous n'osez plus, ou en tout cas, vous vous y reprenez à deux fois, vous faites très attention.

Vous pensez bien – et ça va introduire le troisième point "Qu'est-ce qui se passe avec l'envahissement?" – que les autorités politiques, elles sont prises à la même sauce que nous, que vous. C'est-à-dire qu'elles-mêmes sont l'objet de ces modifications. Alors, elles ne savent plus très bien comment on dirige un pays. Elles ne savent plus très bien comment il faut gouverner. Comment puis-je à la fois gouverner et être tributaire de celui qui me juge sans arrêt par le biais, par exemple, des sondages incessants? Comment vais-je supporter de faire quelque chose? Parce qu'un politique, il est comme tout le monde! C'est celui qui vous promet qu'il va faire tout ce qui est possible et, en fait, il va bien devoir s'apercevoir que ce n'est pas possible! Alors, comment va-t-il supporter que ce ne soit pas possible, puisqu'il est sans arrêt astreint à être vérifié si, oui ou non, c'est impossible? Vous avez plein d'éléments comme ça, où on voit bien que les politiques sont eux-mêmes pris là-dedans.

Alors, qu'est-ce qui se passe quand on est pris dans un tel moulin? Hé bien, on n'a que deux solutions: ou bien on dirige sans le dire, ou alors on laisse chacun faire comme il croit et on essaie d'en faire le moins possible. Le deuxième mouvement, c'est l'État qui recule et qui ne prend plus position. Et le premier mouvement, qu'est-ce que ça veut dire "diriger sans le dire"? Vous ne dites pas que vous dirigez! Vous donnez des consignes, des mots d'ordre. Vous dites comment il faut enseigner. Vous dites: *"C'est à ça qu'il faut arriver. Débrouillez-vous, c'est ça qui compte!"*

Hé bien ça, ce ne sont rien d'autre que les cache-misères de ce que le politique n'est plus à même de tenir une orientation, ni de gouverner. C'est à ça qu'on est amené, quand on n'y fait pas attention.

Donc, vous voyez qu'on n'a pas à se contenter, vous pas plus que moi, du ressentiment à leur égard. Parce que nous sommes – parents, enfants, enseignants, politiques... – tous pris dans une grande mutation dont nous n'avons pas encore compris les enjeux. À tel point qu'ils nous dépassent radicalement. Et nous ne savons pas encore très bien comment nous allons riposter. Telle est la situation! Parce qu'évidemment, il s'agit de riposter. Mais comment?

Et vous voyez qu'en plus de cela la situation se complexifie, parce que vous avez deux modèles enchevêtrés. Vous avez encore des modèles anciens qui fonctionnent, et vous avez déjà ce nouveau modèle qui fonctionne aussi. Alors, parfois pour s'y retrouver, on y perd un peu son latin!

Mais prenez bien acte de toute une série de conséquences, si ce que je vous dis tient un petit peu la route, si donc cette instance tierce est délégitimée.

D'abord, on n'a plus de reconnaissance. Parce que, si vous désirez aujourd'hui être reconnu dans la qualité de votre travail, mais que vous avez délégitimé l'instance tierce qui, elle, n'est plus considérée, vous ne savez plus qui va reconnaître la qualité de votre travail. Les gens, aujourd'hui, sont en mal de reconnaissance, comme on dit... puisqu'on a scié la branche qui reconnaissait! Alors, on se retrouve en difficulté.

Je perds, comme je vous l'ai dit, ma légitimité d'intervenir pour montrer que le possible existe, à la condition que je renonce à l'immédiat. Mais je perds cette légitimité si, évidemment, dans le discours social, on prescrit de l'immédiat tout le temps. Et l'enseignant est pris, je crois, là-dedans.

Si aujourd'hui, on assiste à une inflation du monde psy, puisqu'il semble qu'il y ait aussi des gens du PMS ici, c'est parce que le monde psy est en train de devenir la DRH de la société qui est la nôtre.

Évidemment! On est en train de transformer toute une série de gens qui sont là, en principe, pour aider à retrouver la voie de votre désir. Hé bien non! Ils deviennent des gens qui essaient de faire en sorte que vos besoins soient satisfaits et que, en plus de cela, vous ne rouspétiez pas. C'est très compliqué d'appliquer, dans ce cadre-là, des politiques.

Et l'école? C'est là que je me démarque un tout petit peu de ce que disait NAOURI parce qu'enfin, vraiment, j'ai beaucoup apprécié, comme vous j'imagine, la clarté de ce qu'a dit NAOURI sur le fonctionnement des petits enfants, et tout ça. Mais en même temps, il y a une chose qu'il faut bien reconnaître, c'est que la seule voie selon lui, c'est qu'il faut revenir à ce qui était. Or, ce n'est plus! Alors, qu'est-ce qu'on fait? Là est notre question!

Que l'école reste le lieu de la transmission d'un savoir, moi je suis tout à fait d'accord. Mais pour pouvoir transmettre un savoir et qu'un savoir soit transmis, il faut avoir affaire à des sujets qui sont capables de supporter la différence, de différer, la latence, etc. Je ne vais pas reprendre tout le système! S'ils ne savent pas, comment voulez-vous apprendre? Apprendre... Hé bien, pour apprendre, il faut d'abord commencer par renoncer à jouer. Rien que ça! Qu'est-ce que vous voulez? Et c'est là qu'on tombe sur des choses de bon sens...

Et il ne faut pas accuser les parents. Ce ne sont pas de mauvais parents, qu'est-ce que c'est que cette histoire? D'ailleurs, ce qui est à remarquer, je vous signale, c'est que ça n'a jamais existé, une société qui veille à soutenir la parenté – ou la parentalité, comme on l'appelle aujourd'hui, c'est encore pire –, ça n'existe pas! Être parent, ça n'a jamais demandé, comme l'a très bien dit NAOURI ce matin, d'être instruit. Ça suffit! On le savait. Hé bien, voilà maintenant que tout à coup, la société soutient la parentalité, bon!

Si les enfants qui viennent à l'école, et même à la toute petite école, ne sont pas déjà inscrits dans ce processus de socialisation à cause de cette prévalence de l'immédiat qui est en train de nous subjugué, hé bien, il est évident qu'il ne reste à l'école, si elle veut encore être le lieu de la transmission d'un savoir, qu'à essayer, ne fût-ce que partiellement, de prendre en compte ce qui se passe là. Puisqu'elle ne va pas passer son temps, quand même, à dire: "*Ce sont les parents qui sont de mauvais parents, si on en avait de meilleurs...*" Où est-ce qu'on va, là? Donc, on nuance. Mais ils fonctionnent comme ça, désormais. Et c'est beaucoup plus important qu'on ne le pense! Ils sont tyrannisés par l'immédiat. Alors, comment cela va-t-il se résoudre?

Donc, la question qui vient, c'est: "*Que faire?*". Parce que vous n'avez que deux solutions, à première vue.

Soit vous dites: "*Il faut revenir à hier*". Mais moi, je ne suis personnellement pas d'accord. L'école caserne, ça ne m'intéresse pas! La consigne de l'école d'hier – à laquelle j'ai participé, vu mon âge –, c'était: "*Je ne veux voir qu'une seule tête!*", comme disait le professeur en regardant le rang. Hé bien, aujourd'hui, on reconnaît un côté abrasif qui n'est pas tout à fait ce qu'on espère. Alors maintenant, c'est "*Chacun sa tête!*". Oui, mais pour arriver à avoir une tête autonome, il faut faire un sacré boulot! Et il ne suffit pas de distribuer les diplômes d'autonomie ou de faire croire à tout le monde qu'il est autonome et qu'il se débrouille, en disant: "*Je me lave les mains de savoir comment vous avez été aidé ou pas à supporter de ne pas être tyrannisé par votre monde pulsionnel!*". Or c'est ça qui se passe, c'est là qu'on se trouve.

Alors, n'est-ce pas l'occasion de profiter de cette situation par un travail de discernement un petit peu plus subtil, par un travail d'élucidation de ce qui fait, justement, la spécificité de l'humanisation? Ce que j'appellerais, moi, des "invariants anthropologiques", mon histoire de tout à l'heure: "*Un homme, ça s'empêche!*". Donc, il faut aider ceux qui sont en train de devenir des humains à pouvoir s'empêcher, à supporter de s'empêcher.

Alors, quand on est content, on a raison d'être satisfait de s'être débarrassé du patriarcat. On a raison d'avoir dissocié, comme GAUCHET l'a très bien montré, le monde religieux, la croyance de l'organisation

du social. C'est un pas qu'on fait en avant! La question est de savoir: oui mais, attention, est-ce que nous sommes là, purement et simplement, débarrassés de ce père ou de ce dieu, peu importe? Ou bien faut-il désormais s'apercevoir que la place est vide, mais qu'elle est toujours là? Et que donc, tout à coup, nous avons un travail bien plus énorme qui se présente à nous, alors que nous pensions être débarrassés de tous ces gens qui voulaient nous dire ce que nous avons à faire? Voilà que nous sommes responsables, non seulement de ce que nous faisons, mais aussi de cette place tierce, de cette instance, de cette acceptation de perte d'immédiateté. Nous en devenons tous responsables. Là où nous sommes, au coup par coup, chacun!

Alors là, ça nous donne un autre programme de travail, bien plus complexe. Parce que nous ne pouvons plus faire cela au nom du social, si ce que je vous dis du social se tient. Alors, on va le faire au nom de quoi? Au nom de quoi vais-je interdire quelque chose à quelqu'un? Au nom de quoi vais-je l'empêcher? Au nom de quoi vais-je lui demander de faire cet effort?

Hé bien, la réponse est toute simple: au nom de notre commune humanité! Alors, ce n'est pas sans difficulté de le penser comme ça. Pourtant, on n'a pas d'autre choix! Parce que le défi est à la hauteur de l'enjeu. On n'a pas d'autre solution. Il faut donc toujours miser sur la rencontre. Sur la rencontre avec un enseignant qui essaie, là où il est, de tenir sa place, de faire ce qu'il a à faire, de s'autoriser non plus au nom du discours social, de ne plus se référer à toutes ces consignes et à ces mots d'ordre et ces cache-misères, mais qui essaie de tenir la place qui est la sienne dans le rapport à un autre! Du point de vue des jeunes, n'oubliez quand même pas à qui vous avez affaire, désormais: ils ne sont plus tout à fait construits de la même façon! Ça ne va plus de soi, pour eux, de renoncer à l'immédiat. Il faut qu'on le leur rappelle. Et pas leur rappeler sur le mode d'une injonction, parce qu'alors ils deviennent sourds! Mais qu'on le leur rappelle sur le mode d'un incontournable. Vous n'y couperez pas! Il n'y a pas moyen de faire autrement, il ne faut pas être très malin pour s'en apercevoir. Le bon sens, ça peut servir à ça. Mais évidemment, ça renvoie à une sorte de "gardez votre bon sens", de "décence commune", comme disait ORWELL. Vous savez, une chose pour laquelle les gens n'ont pas besoin d'être très élaborés pour comprendre. Non, ça, ça ne va pas! C'est le *"Un homme, ça s'empêche!"* du père de CAMUS.

Pour répondre à la question de ce matin, très pertinente: *"Mais alors, qu'est-ce qu'on fait avec les jeunes?"*, hé bien, je pense qu'il faut continuer à miser sur le fait que nous avons affaire à des êtres parlants. Si les jeunes sont des jeunes parlants, ce qui est le cas en général dans nos écoles, quelque part, ils ont quand même payé un bout du prix. Mais ils ne veulent pas l'assumer au quotidien. Il va bien falloir se référer à cela! Et leur dire, non pas sur le mode d'exigence de l'obéissance, non pas sur le mode de l'exigence d'avoir raison, qu'on sait un peu plus de choses qu'eux et que, par rapport à ça, il n'y a pas moyen d'éviter la question.

Ce n'est en tout cas pas en étant tout pour l'autre que vous allez aider un sujet à trouver la voie de son désir. Ça, c'est sûr! Donc, le maternage ou le "maternement", il faut savoir que c'est une impasse. Mais c'est une impasse à laquelle il faut savoir que nous sommes invités tout le temps. Si le sujet parle, il a toujours, quelque part, une chance. Donc, profitons-en, à la condition qu'il continue à trouver chez l'autre, nous, vous en l'occurrence, une adresse, un lieu d'adresse. Ça, c'est essentiel! Qu'il continue à rencontrer quelqu'un à cet endroit. Même quelqu'un qui est gêné aux entournures. Même quelqu'un qui n'a plus la légitimité d'hier. Mais qui a toujours cette légitimité au nom de sa seule humanité. C'est l'histoire de RICOEUR, qui disait: *"Voilà! J'ai lu plus de livres que vous!"*. Bon, hé bien, tenez-la, cette place-là! Vous en savez plus qu'eux, c'est comme ça! Au moins ça, c'est inébranlable. On peut être contesté, d'ailleurs, mais cela ne change pas.

Alors, n'acceptez surtout pas de ne plus être à cette adresse, s'il vous plaît. Parce que ça, c'est le pire, quand le jeune ne rencontre plus quelqu'un à qui adresser son désarroi. Là, vraiment, ça tourne très mal, souvent! Donc, qu'il ait au moins la possibilité de rencontrer quelqu'un à cette adresse. Ne vous laissez donc pas envahir par les consignes "cache-misères" du désarroi du politique, qui n'est autre que le signe

qu'il est à la même enseigne que vous, que nous. Puisez donc dans vos ressources propres pour soutenir d'être cette adresse qui permet à un jeune de trouver la voie de son désir.

Mais n'oubliez pas, si je puis me permettre, que celui auquel vous avez affaire est probablement fait autrement que vous. Un peu, beaucoup... c'est selon! Mais que notre travail, c'est d'essayer d'élucider comment fonctionne ce psychisme-là. Et figurez-vous qu'on n'en est encore qu'au début, de comprendre cela!

Nous avons néanmoins des raisons d'être inquiets, surtout si nous ne soutenons pas que ce qui importe, au-delà de tout, c'est la rencontre. Je trouve que certains de nos compatriotes font très bien entendre cela dans leurs films. J'aurai le plaisir d'aller voir tout à l'heure le dernier film des frères DARDENNE, je ne l'ai pas encore vu. Si vous lisez ce qui se passe dans le cinéma des frères DARDENNE, c'est toujours une rencontre qui vient sauver. C'est toujours une rencontre qui permet de retrouver la voie qui sauve.

Hé bien ça, ça reste tout à fait fondamental! C'est la rencontre entre deux sujets: une jeune et un moins jeune. Deux qui s'empêchent: l'un sans doute un peu plus capable de cela que l'autre, et qui donc peut continuer à le transmettre.

Je vous remercie beaucoup! ■

Échanges avec la salle

Question:

J'ai eu la chance de faire de longues études universitaires, j'en ai bien profité. Et donc, je bénéficie d'un vocabulaire relativement étendu. La difficulté que je rencontre, c'est quand je me trouve face à un élève de 12-14 ans qui connaît à peine 300, 400, 500 mots de vocabulaire en français. Il en connaît probablement plein d'autres dans une autre langue, mais en tout cas, en français, ça ne dépasse pas les 300, 400 mots! Ça ne facilite vraiment pas notre communication, dans la mesure où pour lui, je représente quelque chose d'inatteignable. C'est vraiment difficile d'aller à sa rencontre. Parce que lui, il me voit arriver avec 3.000 ou 4.000 mots de vocabulaire ou plus, et il se dit: "*Mais qu'est-ce que c'est que ce type qui vient me dire que moi, je vais devoir apprendre à parler?!*". C'est d'une prétention absolue pour lui!

Réponse de Jean-Pierre LEBRUN:

Oui, c'est une prétention absolue! Vous la soutenez!

Parce qu'on n'a pas le choix. (...) Un adolescent, qu'est-ce que c'est? C'est un jeune qui, tout à coup, voit un univers pulsionnel se mettre à battre en lui, sans qu'il sache comment y faire face. Alors ça, c'est vraiment très intéressant! Parce qu'à ce moment-là, il est en déficit de mots. Et il va devoir passer, traverser son adolescence en se construisant avec des mots, et faire en sorte de vivre avec cet univers pulsionnel qui, tout à coup, a surgi.

Je vous signale que c'est toujours la même chose dans la vie adulte! Vous sortez d'ici, vous apprenez une tragique nouvelle, par exemple, vous avez affaire tout à coup à un réel qui vous dépasse. Et tout l'enjeu de votre existence va être de savoir si vous allez pouvoir faire face à ce réel. Avec quoi? Avec des mots, c'est tout ce qu'il vous reste! Des mots que des gens connaissent, eux, depuis bien longtemps. Ils n'ont pas eu besoin de "cellule d'aide psychologique"... qui est d'ailleurs un mot très astucieux! Il faut être très attentif à la langue: ça ne s'appelle pas une "cellule" pour rien! Avant, l'aide psychologique, ça voulait dire quoi? Hé bien, tous les gens se réunissaient quand il y avait un accident, et ils discutaient le coup. Ça s'appelait des cellules d'aide psychologique, mais ce n'était pas des cellules, ce n'était pas contrôlé. Il n'y avait pas besoin de psy pour ça! Ça se faisait spontanément. Mais c'est la même chose...

Nous n'avons que cette arme-là. Alors, vous rétrocédez un peu, vous ne pensez pas seulement "adolescence". Vous pensez "émergence de la langue" au moment où la langue se met en place, très tôt. D'où la grande importance, sûrement, des enfants en bas âge aujourd'hui: comment les mères, ou celles qui font fonction de mères, celles dont l'autre, le petit enfant, attend tout, vont-elles l'aider à s'illusionner sur cette croyance au tout, ou au contraire, à intégrer petit à petit qu'il faut savoir supporter une série de choses, mais que c'est viable? On n'en meurt pas! Encore faut-il le dire! (...) Donc, vous voyez que chez les tout jeunes, s'il n'y a pas eu un minimum de paroles à cet endroit-là, au moment de l'adolescence, ils seront doublement handicapés. Déjà, handicapés par le processus d'adolescence lui-même, où l'univers pulsionnel est débordé, débordant. Et en plus de cela, ils n'ont pas les mots pour le dire. Alors, cela renvoie – on en a parlé tout à l'heure – à ce fameux film "L'esquive", où on voit bien que là, justement, il y a une proposition d'essayer de mettre en mots ce qui a été identifié.

Mais je pense à une chose, dans ce que vous dites. C'est que vous êtes peut-être un peu embarrassé de vous trouver à cette place-là. Au nom de quoi est-ce que je fais ça? Hé bien non, là, vous tenez! Peut-être qu'il y en a dix qui vont cracher dans la soupe, mais peut-être qu'il y en aura un onzième qui va pouvoir en profiter! Il n'y a pas d'autre solution. Pas d'autre!

Question:

L'école est en pleine féminisation, mais je crois qu'on pourrait dire la même chose de la médecine générale. J'abonde à 300% à ce que vous dites, mais comment va-t-on s'en sortir quand, précisément, nous manquons de cette différence et de voix différentes? Quand, au sein d'une école, ils ont besoin d'entendre une voix féminine ET une voix masculine? Je ne dirais même pas "paternelle" et "maternelle" parce qu'effectivement, les femmes ne sont pas là pour mater à l'école, mais entendre une voix féminine et une voix masculine, c'est une voix de la différence. Est-ce que finalement, l'école, ce n'est pas de nouveau le lieu du "deux", dans lequel on retombe?

Réponse de Jean-Pierre LEBRUN:

Votre question mériterait un long débat. Parce qu'elle est à la fois pertinente, mais il ne faut pas trop vite assimiler la position. La position tierce peut être tenue. NAOURI rappelait tout à l'heure: "atomisation possible de la fonction paternelle", ça veut dire que la position tierce peut être tenue par quiconque, de quelque sexe que ce soit.

Par contre, ce qui est plus compliqué et que, mine de rien, vous soulevez, c'est ce que moi je trouve plus inquiétant: c'est quoi, être un homme aujourd'hui? Alors, les femmes, elles ont maintenant cette maternité virginale, en possibilité tout de suite de pouvoir occuper. Mais l'homme, lui, il est où? (...)

Vous savez comment hier, on pouvait être père? C'est très simple: on allait au café du coin! Comme on rapportait la paie, on était toujours bien accueilli, même si on allait se... C'est tragique! Mais c'est comme ça que ça fonctionnait. Il y avait une place, là, reconnue.

Aujourd'hui, si vous repérez un peu comment ça marche, ce n'est pas d'office sans intérêt: les pères engagent souvent un rapport corporel avec leur enfant. Parce que je vous signale que s'ils n'ont pas un rapport corporel avec leur enfant, le jour où leur bonne femme décide qu'elle en a ras-le-bol du mec, c'est fini, le rapport à son enfant! Alors, ce n'est pas pour rien que les pères viennent dire parfois aujourd'hui: "*Oui mais moi aussi, j'ai droit à mon enfant!*". En même temps, vous voyez dans quoi on glisse! On est complètement dans une inversion générationnelle, mine de rien. L'incidence des hommes qui ont de plus en plus un rapport corporel à l'enfant, dont certains, d'ailleurs, ont fait la gloire... Qu'est-ce qui dit que ce ne sera pas une "maternisation bis"? Autrement dit, le rapport à l'autre maternel risque de se doubler d'un second autre maternel. Je vous assure qu'avec ce qu'a dit NAOURI sur la peur des femmes, on risque vraiment d'avoir la trouille! Donc, on est dans un énorme changement de mutation.

Ça ne tient pas uniquement au fait que les femmes sont plus nombreuses, nettement plus nombreuses. Mais il semble que cela a toujours été le lot des métiers pas très rentables. Dès que la médecine est devenue pas très rentable, patatras, on a eu une majorité de filles à l'université! De mon temps, ce n'était vraiment pas comme ça, ce n'était pas rare, mais il n'y en avait encore que 10-15%, pas plus... Donc, vous voyez, on tombe sur des phénomènes qui sont très entremêlés.

Enfin, vous donnez un bon exemple de la difficulté d'y voir clair... On pourrait amener vingt fils tressés et dire: à quoi on a affaire, là? Je ne ferais pas tenir la raison uniquement du fait du nombre de femmes plus important. Mais vous avez raison de dire que ça signifie quelque chose. On ne trouve pas d'hommes à cette place. Mais on ne les trouve plus beaucoup dans les familles non plus. Ou alors, masqués derrière Dieu sait quoi! Ça fait partie, pour moi, de cette mutation anthropologique extrêmement profonde.